

# ENTRE OUBLI ET RENAISSANCE. DESTINÉE D'UN POÈTE PARLEMENTAIRE AIXOIS JEAN DE CABANES

S'il existe un domaine particulièrement voué aux caprices du temps et aux affres de la mémoire, c'est bel et bien celui du champ littéraire, dans lequel fleurissent les armes de la gloire, tout autant que les graines de l'oubli. La force de toute œuvre littéraire est de parvenir à aller et venir d'une gloire immortelle à l'oubli, et de composer avec absences et silences. La littérature, et au-delà l'écriture, constituent des temps de permanences et d'oublis, de succès et de mépris, dont les retours en grâce ou le dédain ne sont jamais entièrement dus au hasard. Les redécouvertes sont effectivement rarement fortuites, et dans la démarche de réactiver le feu sacré d'un verbe oublié, il faut percevoir tout autant un état d'esprit, qu'une volonté, mais surtout, une croyance dans une œuvre qui gagne à être popularisée. C'est cette volonté de montrer, de découvrir et de reconduire sur les devants de la scène une œuvre provençale, celle du poète et parlementaire aixois, Jean de Cabanes, que nous nous proposons de mettre ici en lumière. Comment un homme de lettres, provençal, visiblement loué en son temps pour la finesse de sa plume et la qualité de ses œuvres, a-t-il pu voir son souvenir s'évanouir dans la nuit ?

L'œuvre littéraire de Jean de Cabanes est d'une grande richesse et d'une diversité remarquable. Écrite en langue d'oc au tournant du siècle classique et du siècle des Lumières, elle est singulière à plus d'un titre. Cette singularité tient d'abord à la diversité des genres littéraires auxquels Jean de Cabanes s'est essayé, mais encore à l'adoption d'une langue seconde, dans un temps où triomphe depuis bien longtemps déjà chez les gens de plume l'utilisation d'un français codifié et académique.

Notre démarche largement historiographique se calquera sur cette temporalité de l'œuvre qui, comme nous le verrons, est tributaire de la foi des passionnés qui ont non seulement contribué à sortir d'un oubli apparent un auteur et son œuvre, mais au-delà, permis d'en montrer toute la richesse,

dans un contexte d'émergence d'une culture provençale<sup>1</sup> de plus en plus affirmée, dont les racines remontent à la période médiévale. Le travail proposé aujourd'hui s'inscrit dans une certaine mesure dans le cadre de mes travaux sur la violence féminine à Marseille au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour lesquels se pose également la question de la mémoire, en l'occurrence celle de la mémoire des violences.

Jean de Cabanes, avant d'être homme de plume, était homme de loi, et s'il a affectionné plus que tout l'écriture, il a aussi exercé au parlement d'Aix-en-Provence.

Né le 27 décembre 1653 à Aix-en-Provence, Jean de Cabanes hérita de son frère aîné, la charge de conseiller. Peu d'informations concernant l'homme qu'il a été nous sont parvenues, sinon celles d'Augustin Pontier, reprenant déjà ce que le père Bougerel avait avancé, dans la préface de *L'historien sincère*, en 1830, à savoir que le parlementaire avait été « cité avec éloge par ses contemporains, comme un des meilleurs poètes provençaux de son temps. ». Le père Bougerel ne donne à aucun moment concrètement la preuve de ce succès qu'il affirme, témoignant déjà par là même de la confiance placée dans le talent de notre auteur. L'homme de plume a totalement éclipsé l'homme de loi. Dès 1698, Jean de Cabanes s'est débarrassé de sa charge parlementaire qu'il revendit cette année-là à M. de Felix de la Reynade pour la somme de 50 000 livres<sup>2</sup>. Affranchi de ses fonctions, et héritier de son frère aîné, il put continuer à donner libre cours à sa passion de l'écriture. S'il est difficile de dater avec exactitude chacune de ses œuvres, il est en revanche possible d'affirmer que ses prérogatives parlementaires et les procès qui ont rythmé son quotidien lui permirent de jouir d'une source inépuisable d'inspiration. Nous pouvons même supposer que certaines de ses œuvres furent rédigées alors même qu'il était toujours en activité, tirant profit des rebondissements multiples et variés des affaires importantes traitées dans le cadre de son propre travail d'écriture.

Le réalisme de Jean de Cabanes, s'il contribua à faire le succès de son auteur, peut également justifier, d'une part, l'état de sa production qui demeura manuscrite<sup>3</sup>, et, d'autre part, l'usage de l'occitan. Littérature de circonstance, la plume de Cabanes dépeint avec efficacité la société aixoise dont il s'inspire, ainsi que la Provence, scène essentielle de son œuvre. La preuve de la forte accointance entre l'inspiration et la pratique parlementaire a

---

1. Auguste BRUN, *La Langue française en Provence de Louis XIV au Félibrige*, Marseille, 1927.

2. Jean de Cabanes a livré dans ses contes quelques renseignements personnels, notamment sur sa condition de cadet et sur la vie dissolue qui pouvait en résulter, des informations sur son passage dans l'armée, etc.

3. Alain VIALA, *La Naissance de l'écrivain, sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, 1985

récemment été établie. En effet, si cette relation avait été pendant longtemps pressentie, elle n'aurait jamais été jusqu'ici démontrée.

L'une des œuvres de Jean de Cabanes, intitulée *La Satire de la Sœur de la Croix*<sup>4</sup>, narre les terribles exactions d'une héroïne au génie pervers, Marie Thérèse de la Croix, abbesse du Refuge d'Aix. La satire virulente que Jean de Cabanes fit de cette femme était telle que l'on a longtemps pensé qu'il ne s'agissait que d'une pure fiction. En effet, l'abbesse du Refuge, n'aurait été qu'une usurpatrice. Prostituée de son métier, elle avait écumé les routes du royaume, échappant toujours de justesse aux divers châtiments que sa vie lubrique lui aurait coûté. Arrivée à Toulon, après avoir traversé le pays déguisée en homme, elle échappa à la loi une fois de plus en prétendant être une religieuse désireuse de porter secours aux âmes égarées des prostituées. Accompagnée d'une comparse, elles se baptisèrent alors la Sœur de la Croix et la Sœur du Calvaire, chacune se voyant confiée la direction respective des refuges d'Aix et de Toulon. Selon Jean de Cabanes, cette « guenon » aurait torturé des façons les plus horribles les pénitentes dont elle avait soin. Les recherches en archives que j'ai conduites ont permis de mettre en évidence l'existence effective de notre abbesse, impliquée dans un procès qui l'oppose à l'Hôpital Saint-Jacques en 1703<sup>5</sup>. Ce procès, évoqué dans la satire de Jean de Cabanes, est donc une première piste sur la nature de l'inspiration de notre auteur et sur la façon de restituer les affaires qui nourrissent une partie de son œuvre. Il y a déjà là un travail de mémoire de la part de Cabanes qui revisite et restitue à sa manière la vie aixoise dont il fut le témoin. Tous les crimes attribués à la Sœur de la Croix sont peut-être totalement fictionnels, dans la mesure où nous n'avons pu retrouver tous les procès dans lesquels elle aurait été impliquée, parmi lesquels des procès pour faux-monnayage, prostitution, et autres voies de fait. Archives lacunaires ? Pure imagination de la part de Jean de Cabanes ? Le mystère reste pour le moment entier.

Le genre satirique particulièrement en vogue au début du XVII<sup>e</sup> siècle n'a pas ignoré la France méridionale, bien au contraire. L'écriture satirique se rapportant aux faits politiques ou aux événements locaux marquants n'est pas nouvelle. Le Provençal Palamède Tronc de Codolet<sup>6</sup>, originaire de Salon, par exemple, s'attaqua dans une satire morale intitulée, *Le relâchement des chrétiens* et *Le théâtre du monde*, aux mœurs et à la fausse dévotion. La satire en pays d'oc est le fruit d'une culture populaire tout autant que d'une culture savante, l'influence de Juvénal et des auteurs latins ayant été grande. Le réalisme de Cabanes y trouve une application concrète.

4. Philippe GARDY et Christophe REGINA, *Lucifer au couvent. La femme criminelle et l'institution du Refuge au siècle des Lumières*, Montpellier, « Études occitanes n° 4 », 2009.

5. AD BDR, 20 HDE 352 1703-1704.

6. Palamède TRONC DE CODOLET, *Le Fourbaries dau siècle, ou Lou troumpo qu poou: coumedio en tres actes*, Coulougno : aquo de J. Marteau, 1757.

L'une des singularités de sa production littéraire réside ainsi dans une restitution d'un quotidien tout juste métamorphosé. Réalisme et inspiration carnavalesque confèrent à son œuvre une saveur inédite, à la fois depositaire d'une certaine tradition littéraire, mais surtout d'une rupture remarquable, dans l'utilisation du quotidien comme source d'inspiration première. La littérature cabannienne se distingue aussi de la production littéraire de son temps par l'utilisation de l'occitan, mais aussi par la diversité des genres auxquels s'essaye Jean de Cabanes. Du conte, en passant par le théâtre, des énigmes, à la satire, ou encore les sentences et les maximes, la diversité de l'œuvre doublée d'une qualité stylistique, fondent l'originalité et la distinction de notre poète parlementaire, dont la richesse a été minutieusement étudiée par Philippe Gardy<sup>7</sup>.

L'œuvre de Jean de Cabanes est restée manuscrite, ce qui nous conduit à poser la question de la diffusion et de la réception de sa production. S'agissait-il d'un simple plaisir personnel, d'un goût pour l'écriture, ou d'un projet de mémoire et de témoignage dans l'espoir d'une future publication ? Il est difficile de trancher, tant est aléatoire le passage à la postérité d'une œuvre. Quel fut le lectorat de notre auteur en son temps ? Il semble que Jean de Cabanes ait su se forger une certaine notoriété auprès de ses contemporains si l'on suit le père Bougerel. Son premier cercle de lecteurs fut constitué de ses proches, amis parlementaires, les plus aptes à rire et à se divertir de son œuvre. Ce lectorat d'initiés, à même de commenter et de réagir aux événements mis en scène par Jean de Cabanes, constitue aussi, en partie, une de ses sources d'inspiration, puisque de nombreuses personnalités influentes du Parlement d'Aix se trouvent en effet attaquées dans certaines de ses pièces.

Dans l'une d'elles intitulée *Lou Jugi avare*, Cabanes se moque non seulement d'un juge mais plus encore de l'avarice étendue à la fonction de juger, pervertie par l'intrusion d'un vice. L'innutrition est ici limitée, et la comparaison avec *l'Avare* de Molière, par exemple, doit être prudente. S'il y a effectivement des éléments de convergence et des thématiques communes aux deux auteurs, Cabanes se démarque de façon très personnelle de son illustre prédécesseur. En effet, la comédie chez Cabanes, si elle puise largement dans le vivier des codes carnavalesques, n'exclut nullement l'apport de la tradition littéraire française. Ce syncrétisme littéraire est encore prolongé de l'originalité et du style de Jean de Cabanes, qui se réapproprie totalement ses multiples sources d'inspiration. La remarquable liberté d'écriture de notre poète-parlementaire n'était nullement incompatible avec la volonté de voir le cercle de ses lecteurs étendu, comme Cabanes l'a souvent indiqué dans les

---

7. Directeur de recherches au CNRS-LAHIC. Philippe GARDY, *Un conteur provençal au XVIII<sup>e</sup> siècle: Jean de Cabanes, suivi de vingt contes*, Aix-en-Provence, 1982. *Enigmos*, Toulouse, Letras d'oc, 2007.

préfaces et autres introductions de ses œuvres. Mais quel fut le rayonnement de la production littéraire cabanienne, aussi singulière fut-elle ?

Les différentes copies dont nous disposons ne nous renseignent pas sur la diffusion réelle de l'œuvre, mais sur l'existence d'un intérêt évident, suffisamment important pour susciter des copies manuscrites. La Bibliothèque nationale et la Méjanes conservent actuellement l'essentiel des manuscrits et des copies de l'œuvre de Jean de Cabanes. D'autres copies dorment peut-être encore dans des fonds d'archives privées ou publics : cependant là n'est pas la question. L'intimité induite par la copie soustrait l'œuvre à un public élargi mais n'en interdit en aucun cas le succès<sup>8</sup>. Lectures publiques, échanges et prêts de manuscrits, sont choses courantes sous l'Ancien Régime. Il est tout à fait probable que l'élite aixoise ait parfaitement bien connu les textes de Cabanes, mais tout aussi plausible qu'une large partie d'Aix-en-Provence ait pu partager les bons mots de l'écrivain, ne serait-ce que grâce à la publicité qui entourait les procès les plus scandaleux. Cette singularité des textes oscillants entre intimité et publicité est encore renforcée par l'usage, nous l'avons dit, de la langue d'oc.

Si l'utilisation du provençal s'inscrit a priori à contre-courant des pratiques d'écriture alors en vogue, notre auteur fait le choix délibéré d'adopter l'occitan, non pas uniquement pour sa beauté stylistique et littéraire, mais aussi en tant qu'instrument du dire et instrument du faire savoir. Cabanes peut être regardé comme un précurseur du Félibrige, parce qu'il œuvra sciemment à la réhabilitation de la culture provençale d'un point de vue personnel, mais aussi dans un but mémoriel confié à son œuvre<sup>9</sup>. Jean de Cabanes, dans les avertissements qu'il rédigea, s'adressait toujours aux lecteurs, trahissant par là même la volonté de rendre publique son œuvre. Il est très difficile d'évaluer réellement la notoriété de notre auteur en son temps. La gloire qu'on lui prête, comme nous l'avons indiqué, est celle que le père Bougerel<sup>10</sup>

---

8. Hélène MERLIN-KAJMAN, *Public et littérature en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1994.

9. Christophe REGINA et Philippe GARDY, *op. cit.* p. 7-16, « À la seule exception d'un conte (celui qui porte le numéro 91 dans son recueil de cent [contes], « Les maris joués », et dont il nous dit qu'il n'a pas jugé bon de le traduire), tout le reste de l'œuvre a été mis au service d'une seule langue, dont Cabanes, en particulier dans ses textes liminaires, ne cesse de dire à ses lecteurs (...) que c'est pour l'illustrer et la sortir de l'état d'abandon dans laquelle [la langue provençale] elle a été mise (...) l'apparente diversité de l'œuvre, comme la façon dont elle a été ordonnée par son auteur dans ses manuscrits, prennent un sens précis : recueillir, d'un côté, les mots et les manières de dire d'une langue dans sa continuité historique (ce que les proverbes, par exemple, symbolisent) ; et, d'un autre côté, conquérir pour cette langue des espaces nouveaux, du côté du théâtre, du récit en vers, et, encore, du récit (ou du texte argumentatif, ou celui des préfaces) en prose. Cabanes ne manque pas d'insister, dans ce dernier cas, sur la nouveauté de sa pratique, qu'il présente comme une tentative de reconstruction et de restauration venant compléter et couronner toutes les autres ».

10. Joseph BOUGEREL, *Projet d'une histoire des hommes illustres de Provence*, Aix, impr. de V<sup>o</sup> G. Legrand, 1718. *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*, Paris, 1752. *Le Parnasse provençal*, par le père Bougerel, prêtre de l'Oratoire, publié d'après le manuscrit d'Aix, avec notes et additions par Camille Chabaneau, Paris, 1888.

lui conféra, peut-être lui-même avec l'idée de rendre publique l'œuvre de Jean de Cabanes en soulignant l'excellence des textes. Ce qui est à retenir ici, c'est la survivance de l'œuvre suscitée par l'intérêt qui lui a été reconnu.

À la gloire supposée, succéda près d'un siècle, durant lequel l'œuvre de Cabanes sembla oubliée ou, du moins, en sommeil. Nous devons la première publication de Cabanes à Augustin Pontier. Docteur en chirurgie de son état, Augustin-Honoré Pontier mena une brillante carrière dans le corps médical. En 1797, il fut nommé membre de la Commission administrative des Hospices d'Aix où il demeura en fonction jusqu'en 1806. Bibliophile averti, il reçut en héritage la bibliothèque de son père La passion des livres, qu'il poussa peut-être à l'excès, lui fit abandonner la médecine pour l'imprimerie et la librairie. Il devint savant bibliographe et parvint à réunir une immense collection de livres rares et curieux qui, comme l'indique la notice qui lui est consacrée<sup>11</sup>, « contribuèrent en grande partie à la détérioration de sa fortune. » Sa réputation de bibliophile avisé lui valut une notoriété outre-Manche « et jusqu'au fond de l'Europe<sup>12</sup>. » Il racheta la fameuse et plus ancienne imprimerie d'Aix-en-Provence, celle des David fondée en 1574<sup>13</sup>. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres d'Aix.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la mémoire de Jean de Cabanes ne perdure que dans le cénacle des érudits aixois, qui connaissent sa production. Il faut ajouter qu'en Provence, pendant toute l'époque classique, les érudits déjà, à la suite de Jean de Nostredame<sup>14</sup>, ont maintenu vivace l'idée que la langue provençale était celle d'une civilisation importante. En 1827, Augustin Pontier consacre à Cabanes une notice biographique, prélude à sa future publication<sup>15</sup>. Convaincu d'un immense succès à venir, que trahit l'enthousiasme de sa préface de l'*Histourien Sincere*, il tente dans les années 1830, de remettre sur le devant de la scène notre auteur. En 1846, l'historien aixois Roux-Alphéran, dans son ouvrage intitulé *les Rues d'Aix*, s'intéresse aussi à Jean de Cabanes et à la satire de la sœur de la Croix dont il fait un résumé<sup>16</sup>. Comment expliquer cette volonté chez Pontier de réveiller la mémoire de Jean de Cabanes ?

---

11. HOEFER (sous la dir.), *Nouvelle Biographie générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Firmin Didot frères, 1862, tome 40, p. 785-786.

12. *Ibid.*

13. Gilles ÉBOLI, *Livres et Lecteurs en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle : autour des David, imprimeurs-libraires à Aix*, Méolans-Revel, 2008.

14. Jean de NOSTREDAME, *Les Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux*, Camille Chabaneau (éditeur scientifique), Genève, 1970

15. Augustin PONTIER, « Notice sur quelques poètes provençaux des trois derniers siècles », *Recueil de mémoires et autres pièces de prose et de vers*, Aix, 1827.

16. François ROUX-ALPHÉRAN, *Les Rues d'Aix ou recherches historiques sur l'ancienne capitale de Provence*, Aix-en-Provence, Aubin éd. 1846-1848, II tomes, article « rue des champs ».

Pontier a devancé l'œuvre du Félibrige de quelques décennies<sup>17</sup>. Il espérait que son engouement pour Cabanes serait partagé et qu'il y avait probablement là une occasion à saisir pour promouvoir la culture provençale. Il est difficile de savoir quelles étaient les motivations profondes de Pontier, qui étaient peut-être strictement mercantiles, ou, ce qui nous semble le plus sérieux, celles d'un passionné. Les choix éditoriaux, fort souvent aléatoires, conduisirent Augustin Pontier à publier en 1830 une œuvre historique de Jean de Cabanes, intitulée *L'histourien sincere Sus La guerro doou duc de Savoyo En prouvenço, en 1707*<sup>18</sup>. Il avait pour projet, « si les amateurs de la poésie provençale accueillent favorablement cette première production, comme j'ai lieu de le croire », de faire « imprimer successivement ses pièces de théâtres. » Fort de l'espoir d'un retour en grâce d'une langue longtemps méprisée et d'une histoire régionale gagnant à être connue, Pontier pensa faire un choix éditorial judicieux, devant impulser une certaine dynamique, et créer de toutes pièces un nouveau lectorat qu'aurait fédéré l'œuvre de Jean de Cabanes. Robert Ambard indique, dans son ouvrage dédié à la *Comédie en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle*, que : « Le XVIII<sup>e</sup> siècle s'ouvrit avec Jean de Cabanes par le talent le plus solide qui ait illustré la comédie provençale ; mais cet auteur a laissé ses œuvres manuscrites et n'a eu ni influence ni continuateurs. Sa production littéraire, à peine connue de quelques amis pendant sa vie, a permis à son nom de venir jusqu'à notre époque où pourtant elle trouve peut-être moins de lecteurs qu'autrefois. »<sup>19</sup>

Il y a dans le propos de Robert Ambard à la fois vérité et contradiction. Vérité en effet, parce que l'œuvre de Cabanes est restée essentiellement d'ordre privé ; contradiction, car il y a eu, en dépit d'un lectorat restreint, une continuité mémorielle suffisante pour conserver un souvenir vivace parmi les lettrés, que ce soit par le biais des bibliographies concernant la Provence littéraire, ou encore par le biais de l'Académie d'Aix fondée en 1808 où l'on connaissait bien l'œuvre cabanienne. Robert Ambard fonde la notoriété de Jean de Cabanes sur des oui-dire, ce à quoi on pourrait objecter qu'il n'est pas évident que toutes œuvres littéraires conservent une existence avérée, et que bon nombre d'entres elles n'ont même pas disposé de oui-dire pour perdurer. Il faut donc admettre que la survivance de l'œuvre, aussi ténue puisse-t-elle avoir été, implique sa reconnaissance.

---

17. Alphonse ROQUE-FERRIER, *Le Félibrige à Aix et à Montpellier*, Paris, 1877. Le Félibrige est fondé par Frédéric Mistral en mai 1854. Voir aussi Jean MONNESTIER, *Le Félibrige et la langue d'Oc*, Périgueux, 1985 et René JOUVEAU, *Histoire du Félibrige*, Aix-en-Provence, 1979.

18. Augustin PONTIER, Membre de l'Académie d'Aix, fit publier en 1830, *L'histourien sincere sus la guerro doou duc de Savoyo en prouvenço, en 1707*, Poème provençal inédit De Jean de Cabanes, Ecuyer d'Aix, Précédé d'une notice sur ce poète et sur ses divers ouvrages, A Aix de l'imprimerie de Pontier fils aîné, Rue des Jardins n° 14, Août MDCCCXXX.

19. Robert AMBARD, *La Comédie en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Aix-en-Provence, 1956.

Néanmoins, si la tentative éditoriale d'Augustin Pontier, se solda par un échec, elle contribua à réactiver la mémoire de Jean de Cabanes. En 1882, un projet de grande bibliothèque provençale eut pour but la publication des comédies et poèmes inédits et manuscrits de Jean de Cabanes. Or il n'aboutit pas<sup>20</sup>. Toutefois, malgré ces aléas éditoriaux, force est de reconnaître qu'il n'y a pas de rupture mémorielle relative à l'œuvre de Jean de Cabanes. Entre la publication d'Augustin Pontier et celle de Philippe Gardy, il y a eu maintien de la mémoire cabanienne au travers de différents projets éditoriaux avortés. Ce qui est frappant, c'est de relever l'aspect quasi « prophétique » de ces projets, qui voyaient dans les publications à venir des textes de Cabanes, un succès évident et la consécration ô combien méritée de leur auteur.

En 1885, Albert Savine, appela à son tour de ses vœux la publication imminente des comédies de Jean de Cabanes « dont l'œuvre gît, encore inédite, à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque Méjanès. Sa *Liseto Amouroso*, la Dame aux Camélias du XVIII<sup>e</sup> siècle a bien plus d'attraits, de relief et de vérité que Manon Lescault : aussi Jean de Cabanes, si notre qualité de futur éditeur de son œuvre ne nous fait illusion, nous semble t-il le vrai talent dramatique du théâtre provençal, sous l'ancienne école. »<sup>21</sup>

En 1900, une copie des comédies de Cabanes fut réalisée à la demande de Paul Arbaud, érudit et bibliophile. Parmi ces cinq comédies, qui sont des comédies de mœurs, on trouve *Lou Paysan astroulougo*, *Liseto ou La Courtisano amouroso*, *Lei Bigots*, *Lou Jugi avare*, *Marra ou lou foui sage*. Les thématiques abordées renvoient à l'immédiat quotidien de Jean de Cabanes, qui au travers de ses comédies de mœurs, restitue la réalité sociale de la société aixoise à la fin de l'âge classique. Soixante-dix ans après la publication de *L'histourien sincere sus la guerro doou duc de Savoyo en prouvenço*, une réactivation fut tentée sinon réellement accomplie. Il est difficile d'en qualifier l'impact. Si l'on considère la diffusion à l'échelle nationale, on ne peut qu'en constater les limites. La publication réalisée par Pontier a pourtant contribué à maintenir la mémoire de l'œuvre, jusqu'aux travaux de Philippe Gardy qui ont finalement accordé à Cabanes ses lettres de noblesse. Notons également après la seconde guerre mondiale, les deux articles que Marius et René Jouveau, père et fils, consacrèrent à l'œuvre de Cabanes dans la revue *FE* qu'ils dirigeaient alors à Aix. Tous deux ont été *capoulié* c'est-à-dire présidents du Félibrige, mais ils n'ont visiblement pas suscité de vocations, et n'ont pas davantage persévéré eux-mêmes plus en avant dans l'exploration de la littérature cabanienne<sup>22</sup>.

20. *Revue critique d'histoire de la littérature*, publiée sous la direction de MM. P. MEYER, Ch. MOREL, G. PARIS, H. ZOTENBERG, Paris, 1866-1935, 1882.

21. Albert SAVINE, *Les Étapes d'un naturaliste*, Paris, 1885.

22. Marius JOUVEAU, « Jan de Cabano », *FE*, Aix-en-Provence, 1945. René JOUVEAU, « Liseto amouroso », *FE*, Aix-en-Provence, 1950.



Si Augustin Pontier avait fait le pari de populariser l'œuvre de Cabanes en se fiant à la seule qualité littéraire de l'ouvrage qu'il édita, il manquait très certainement à sa démarche le fond scientifique capable d'établir aux yeux du public toute la richesse de l'œuvre. En effet, au moment de la parution de *L'historien sincère*, la littérature provençale n'a pas encore retrouvé toute sa vigueur, et le Félibrige<sup>23</sup> n'existait pas. Le risque que prit Augustin Pontier résidait dans une trop grande confiance dans les Provençaux, qui pensait-il, seraient sensibles à la plume de Cabanes. Il était encore trop tôt. L'accueil de l'œuvre fut donc réservé sinon glacial, non pas parce que la qualité littéraire de Jean de Cabanes était en cause, mais parce qu'il n'y avait pas alors de public réceptif, du moins sensibilisé, à cette littérature, érudits mis à part.

La remise sur le devant de la scène de l'œuvre cabanienne par Philippe Gardy, si elle ne fut pas plus facile, bénéficia tout de même de l'intense promotion de la langue d'oc entreprise par le Félibrige, et d'une demande quasi identitaire de la part de Provençaux de réinscrire dans une continuité leur culture et leur langue, auxquelles lettres de noblesse et prestige étaient ainsi restituées<sup>24</sup>.

Philippe Gardy, au-delà d'une remarquable analyse littéraire de l'ensemble de l'œuvre de Jean de Cabanes, est le principal initiateur de la diffusion de ces textes. Outre le substrat scientifique qui faisait défaut à Augustin Pontier, Philippe Gardy a su non seulement montrer toute la richesse littéraire de Cabanes, mais encore permettre la publication des textes dans leur langue originelle qu'il restaura patiemment, mais aussi en français pour ne pas priver les non-initiés à la langue d'Oc de toutes les subtilités de l'œuvre. Ce compromis entre l'excellence de langues longtemps rivales mais réconciliées dans un désir de promouvoir une œuvre inédite, témoigne, au-delà de la compétence du chercheur, de l'amour d'une langue et d'une culture débarrassée de tout folklorisme. Au vrai, la mémoire de Jean de Cabanes et l'itinéraire du chercheur se sont croisées un peu par hasard. La rencontre de cet auteur par Philippe Gardy s'est faite dans le cadre de sa thèse consacrée au théâtre provençal à Aix au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses recherches approfondies l'ont conduit à étudier le poète parlementaire dont la diversité et la qualité stylistique des écrits l'ont particulièrement séduit. Interrogé sur l'accueil fait à l'œuvre, Philippe Gardy nous a indiqué qu'il a vendu plusieurs milliers d'exemplaires de son livre sur les contes choisis de Cabanes, preuve que notre auteur, grâce à Philippe Gardy a su trouver un nouveau public<sup>25</sup>. Quelle place accorder à l'œuvre de Jean de Cabanes et, au-delà, au provençal aujourd'hui ?

23. Gaston JOURDANNE, *Histoire du félibrige*, Avignon, 1897.

24. François JEAN-DESTHIEUX, *L'Évolution régionaliste: du félibrige au fédéralisme*, Paris, 1918.

25. Philippe GARDY, *Un conteur provençal au XVIII<sup>e</sup> siècle: Jean de Cabanes, suivi de vingt contes*, Aix-en-Provence, 1982. *L'Écriture occitane aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles: origine et*

Quoi qu'il demeure encore largement minoritaire, l'apprentissage à l'école des langues régionales montre que la réactivation du patrimoine culturel de la Provence a eu quelques résultats. Le cas de Jean de Cabanes peut être enrichi par l'étude d'autres grands noms du panthéon littéraire provençal, tels Claude Brueys<sup>26</sup> ou Gaspard Zerbin<sup>27</sup>, qui livrerait des constats analogues. Sous l'Ancien Régime et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la culture provençale a été véhiculée par une langue dite seconde, face à la langue dominante que fut le français. Le temps d'éclipse a été finalement assez bref et la culture occitane n'a jamais disparu sous sa forme orale. C'est l'écriture de la langue, et elle seule, qui a connu un destin fait de temps de somnolence et de réveil, de revendication et d'affirmation. Le Félibrige a apporté aux feux de la culture provençale qui couvaient la bouffée d'air qui manquait pour que cette dernière puisse s'embraser. Les historiens, tels Augustin Thierry<sup>28</sup> ou encore Michelet<sup>29</sup>, avaient montré l'importance de l'histoire régionale, donc celle de la Provence, pour une connaissance précise et juste de l'histoire nationale<sup>30</sup>. Le réveil des nationalités que l'on constate un peu partout en Europe après 1848 a participé aussi à faire « naître dans l'esprit des Provençaux un véritable patriotisme régional »<sup>31</sup>. À l'heure actuelle, de nombreuses associations s'activent pour valoriser la culture provençale et ses traditions. Ainsi, en est-il de l'association *Reneissènço*, créée en 1980 en Arles, au travers d'activités variées dont la proposition de cours de provençal. C'est également l'objectif de l'*Unioun Prouvençalo*, groupement régionaliste de 85 associations culturelles, créé en 1981, afin de figurer comme un acteur de la reconnaissance des langues et des cultures provençales et niçoises dans le cadre de la famille d'Oc<sup>32</sup>. Ce mouvement, d'inspiration mistralienne, relaye l'activité du Félibrige, toujours actif et vivace.

---

(suite de la note 25)

développement d'un théâtre occitan à Aix-en-Provence, 1580-1730, l'œuvre de Jean de Cabanes, Lille: Atelier national repro. th. Univ. Lille 3; Béziers: Centre international de documentation occitane, 1985.

26. Claude BRUEYS, *Jardin deys musos provensalos... divisat en quatre partidos per Claude Brueys*, Aix, E. David, 1628. Voir les travaux sur cet auteur d'Emmanuel DESILES, *Chansons provençales: texte provençal, traduction française / Claude Brueys*; texte préfacé, établi, traduit par Emmanuel Desiles, suivi d'une étude, *Le libertinage des chansons de Claude Brueys / par Emmanuel Desiles, Maillane, lou Prouvençau a l'escolo*, 2005.

27. Gaspard ZERBIN, *Comedias provençalas*, présentation et trad. par Florian Vernet, Biarritz; Pau, 2001

28. Augustin THIERRY, *Lettres sur l'histoire de France, pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire*, Paris, 1827.

29. Jules MICHELET, *Le Tableau de la France*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987 (1<sup>re</sup> édition 1832).

30. Gérard NOIRIEL, « Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 25 | 2002, p. 57-81.

31. Charles ROSTAING, René JOUVEAU, *Précis de littérature provençale*, Marseille, Saint Lambert, 1987.

32. Ce groupement a également proposé un projet de statut pour la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur en janvier 1981.

La limite entre oubli et mémoire est donc particulièrement ténue. La littérature provençale d'Ancien Régime n'a pas disparu. C'est la conservation de cette mémoire qui a permis de sortir l'œuvre de Cabanes d'un apparent oubli. En effet, la réactivation de la littérature provençale fut surtout le fruit d'un désir de remettre en scène l'écriture de langue d'oc qui subsistait essentiellement de façon orale. Ce désir fut partagé par des érudits locaux ou non, peu importe, mais aussi par les Provençaux, notamment par des gens du peuple qui furent surnommés *les poètes-ouvriers*<sup>33</sup>, parmi lesquels Jean Reboul (1796-1864)<sup>34</sup>, le boulanger nîmois, ou le poète Charles Poncy (1821-1891)<sup>35</sup> ouvrier maçon de Toulon qui laissera une œuvre importante qui lui vaudra en 1881 la cigale de majoral, distinction décernée par le Félibrige<sup>36</sup>. Qu'il s'agisse de la tentative éditoriale infructueuse d'Augustin Pontier peut-être trop précoce, ou bien de la brillante remise en grâce de l'œuvre cabanienne par Philippe Gardy, il y a dans les deux cas la même conscience, la même mémoire d'une culture provençale qui attendait d'être restaurée.

Le retour d'une conscience régionale et d'une culture provençale témoignent d'une mémoire collective de cette culture, partagée par les érudits d'hier, tels que Charles Nodier<sup>37</sup>, Henri Pascal de Roche-gude<sup>38</sup>, ou encore François-Juste-Marie Raynouard<sup>39</sup>, et de ceux d'aujourd'hui, tel Philippe Gardy, révélatrice d'un profond attachement à un patrimoine provençal. La question de la mémoire collective entre aussi en jeu puisqu'indispensable à la

33. René MERLE, *Inventaire du texte provençal de la région toulonnaise, de la pré-Révolution à la Seconde République*, Six-Fours, GRAÏCHS, 1986. Voir également Jacques RANCIÈRE, «Ronds de fumée (Les poètes ouvriers dans la France de Louis-Philippe)», *Revue des Sciences Humaines Lille*, 1983, n° 190, p. 31-47.

34. Jean REBOUL, *Poésies*, Paris, H.-L. Delloye, 1840. *Les traditionnelles: nouvelles poésies*, Paris, A. Pigoreau, 1857. Voir aussi les travaux de Jean MICHEL, *Tradition des poètes nîmois*, Nîmes, RIRESC-recherches sociales, 2007.

35. Charles PONCY, *Poésies de Charles Poncy, ouvrier maçon de Toulon*, Paris, au bureau de la Société de l'industrie fraternelle, 1846. *Marguerite, ou Le frère et la sœur: comédie en 1 acte, en vers imitée de Goethe*, Toulon, E. Aurel, 1858.

36. René MERLE, «Provençal et Occitan, réflexions sur la renaissance actuelle», *Carnet d'accueil Aire toulonnaise*, (Education nationale, Académie de Nice), pp.71-73. Voir aussi la thèse de René MERLE, *L'écriture du provençal de 1775 à 1840, inventaire du texte occitan, publié ou manuscrit, dans la zone culturelle provençale et ses franges*, Béziers, CIDO 1990. Texte intégral et corrigé de la thèse soutenue en 1987. Atelier national reproduction des thèses, Université de Lille III, Centre international de documentation occitane, 1990.

37. Charles Nodier, né Jean-Charles-Emmanuel Nodier à Besançon le 29 avril 1780 et mort le 27 janvier 1844 à Paris, est un académicien et écrivain romancier français à qui l'on attribue une grande importance dans la naissance du mouvement romantique.

38. Henri de Pascal (ou Paschal), Marquis de Roche-gude (Enric Pascal de Ròcaguda en occitan), né le 18 décembre 1741 et mort le 16 mars 1834 à Albi, dans le Tarn, est un officier de marine, lexicographe, littérateur, philologue et bibliophile occitan et français. Officier de marine sous l'Ancien Régime, Roche-gude participe à la guerre d'Indépendance des États-Unis.

39. Né à Brignoles le 8 septembre 1761 et mort à Passy le 27 octobre 1836 Historien, philologue et dramaturge français. Il fut élu à l'Académie française en 1807 et à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1817. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie française de 1817 à 1826, succédant à Jean-Baptiste-Antoine Suard.

formation d'une identité collective. Maurice Halbwachs<sup>40</sup> a démontré que le passé se conserve à la fois dans une mémoire individuelle mais dans les mémoires collectives, historiques et sociales. Dans la mémoire, subsistent seulement des « fragments » et des « images ». Chaque remémoration est une reconstruction, une recréation du passé en fonction du présent. La mémoire de Jean de Cabanes et de son œuvre procède donc d'une mémoire provençale collective. « La mémoire collective est la réactualisation continuelle des croyances, des connaissances, du savoir-faire et des normes, par laquelle, une société assure la permanence de ses représentations »<sup>41</sup>.

La littérature cabaniennne est comme toute autre littérature comparable aux cycles de la vie. Avec l'inspiration qui donne naissance à une œuvre, arrive parfois le succès et la croissance, auxquels succède la disparition. Aucune mémoire n'est définitive, quels que soient le succès et la gloire d'une œuvre. Depuis l'an dernier, les contes de Jean de Cabanes sont au programme du CAPES d'occitan-langue d'oc, reconnaissance tardive pouvant sembler maigre, mais qui pourtant hisse l'œuvre de Cabanes parmi les œuvres reconnues comme étant dignes d'être étudiées. Les mots de Jean de Cabanes, si bien inspirés après des temps d'ombre et de lumière, ont donc aujourd'hui refait surface, reste à savoir si le soleil provençal, continuera encore longtemps à illuminer une certaine reconnaissance. En 2009, l'ensemble de ses contes ont été publiés par l'éditeur toulousain qui publia les *Enigmes* de Cabanes. C'est parce que l'éditeur est amateur de littérature d'oc que le projet a été mené à bien.

Christophe REGINA

---

40. Maurice HALBWACHS, *La Mémoire collective*, Jacques Namer (éditeur scientifique), Paris, 1997.

41. Maxidico (Le), *Dictionnaire encyclopédique de la langue française*, s. l., 1996.